

Une ONG en Russie post-soviétique : la solidarité en Russie post-soviétique, d'Agnès Blais, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, 177 p.

Siméon Mitropolitski

Volume 32, numéro 2, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021362ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021362ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mitropolitski, S. (2013). Compte rendu de [*Une ONG en Russie post-soviétique : la solidarité en Russie post-soviétique*, d'Agnès Blais, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, 177 p.] *Politique et Sociétés*, 32(2), 167–169.
<https://doi.org/10.7202/1021362ar>

ses écrits. Si pour Nietzsche l'œuvre philosophique est « la confession de son auteur », il est nécessaire, pour comprendre les écrits nietzschéens, de s'intéresser à Nietzsche en tant qu'homme, à ses actions, à ses décisions. Il s'agit là d'une règle de lecture mise en pratique dans tout l'ouvrage, comme une seconde thèse défendue en filigrane et portant cette fois sur l'interprétation elle-même en philosophie. Béland reprend en cela la méthode nietzschéenne, puisqu'elle insiste, à l'instar de Nietzsche interprétant Platon, sur l'idée de l'homme derrière les écrits, puisque ce serait « à travers l'examen de l'individu agissant que l'on peut le mieux étudier sa pensée » (p. 20). Pour reprendre les mots mêmes de l'auteure, « l'étude de la première philosophie de Nietzsche participe d'une réflexion sur la méthode en philosophie » (p. 389). On pourrait aller encore plus loin en disant, avec Michel Foucault, que l'œuvre de Nietzsche « révèle l'herméneutique » (p. 358), puisqu'elle dévoile le mode d'interprétation essentiel par le « qui », c'est-à-dire par une insistance sur la *figure* du philosophe, sur la *personnalité* (p. 358). C'est à partir de ces prémisses foucauldienne que se déploie la thèse de fond selon laquelle l'œuvre philosophique serait toujours en quelque sorte une « confession de son auteur », que ce statut soit ou non assumé. Il s'ensuit une impossibilité de se dérober à la tâche de comprendre l'auteur pour comprendre l'œuvre : on doit lire les écrits de Nietzsche « à la lumière de ses actions » (p. 21).

On est en droit, pourtant, de s'interroger sur « l'art de lire » employé dans l'ouvrage : l'œuvre est-elle toujours la « confession de son auteur », pour reprendre l'expression de Peter Soterdijk ? Si l'on rattache toujours en dernière instance les œuvres à leur contexte de création, à l'auteur qui leur a donné naissance, ne va-t-on pas parfois à l'encontre de l'intention même de l'écrivain, qui peut être de produire une œuvre autonome, possédant son propre système de références et son propre ensemble de significations ? Il est possible de concevoir une œuvre pour elle-même, détachée des conditions qui l'ont fait naître, et de se faire lecteur à par-

tir d'une préoccupation pour la vérité que l'œuvre prétend énoncer. Ainsi, certains écrits nietzschéens, semble-t-il, pourraient être lus à la lumière d'un attachement pour la recherche d'une vérité philosophique, indépendamment de la connaissance de l'« homme-Nietzsche ».

Bref, au-delà d'une étude rigoureuse menée avec brio sur les textes et contextes nietzschéens, se déploie une réflexion générale sur le sens même de l'écriture philosophique par rapport aux autres modes discursifs, sur la posture du philosophe par rapport à sa discipline, sur le rôle de ce dernier devant son époque. Dans l'ordre pratique, cet ouvrage nous conduit à examiner les écrits de maturité de Nietzsche à la lumière d'une nouvelle interprétation de la période bâloise ; dans l'ordre méthodologique, à une réflexion sur les méthodes employées pour lire les philosophes du passé. Et finalement, dans une perspective philosophique fondamentale, il nous amène à nous interroger à nouveau sur l'actualité des problématiques nietzschéennes, sur l'état de notre culture, sur l'éducation et sur le rôle et la posture du philosophe par rapport à son temps. En contrepoint de l'étude de la figure et des écrits de Nietzsche, c'est véritablement une réflexion sur l'unité du savoir et sur l'art de lire qui est portée dans le livre *Kulturkritik et philosophie thérapeutique chez le jeune Nietzsche*.

Sophie Marcotte Chénard
*candidate au doctorat en philosophie
 politique, École des hautes études
 en sciences sociales
 sophie.m.chenard@gmail.com*

Une ONG en Russie post-soviétique : la solidarité en Russie post-soviétique, d'Agnès Blais, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, 177 p.

Dans son ouvrage *Une ONG en Russie post-soviétique*, l'anthropologue Agnès Blais, qui enseignait le français à des étudiants russes à Moscou, utilise des techniques ethnographiques pour comprendre la solidarité entre les gens, celle qui pousse à s'entraider

jusqu'à fonder une organisation d'aide, dans le cas présent une organisation non gouvernementale (ONG) russe. Les préoccupations de l'auteure s'inscrivent dans le contexte d'importantes transformations survenues avec la chute du régime soviétique et le passage du communisme au capitalisme: le passage d'une solidarité encadrée par l'État, instrument du Parti communiste au service d'un projet proclamé d'égalité pour tous, à une solidarité qui peut émaner des citoyens pour contrer les inégalités et les excès du capitalisme. Blais analyse cette transformation matérielle et discursive dans le cadre des deux théories alternatives qui expliquent les raisons de l'entraide: la théorie du développement, qui pousse les États, les ONG et les individus des pays riches à venir en aide aux pays pauvres, et la théorie du don, basée sur la coopération égalitaire entre les acteurs sociaux.

La théorie de développement au sein de la littérature sur le développement international, qui naît au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et qui a toujours ses avocats, voit l'aide aux pays pauvres surtout comme une obligation morale en plus d'une opportunité de développement économique accéléré. Cependant, en s'appuyant sur la philosophie foucauldienne, l'auteure considère le développement en général comme un discours inventé par les sociétés modernes occidentales qui légitime l'intervention des pays riches sur des pays pauvres. La théorie du don, par contre, prend comme point de départ non pas la sphère marchande ou étatique, mais la coopération horizontale. Dans le système du don moderne, les biens ou les services sont échangés en faveur du lien entre les acteurs. Dans la théorie du don, les ONG sont moins des agents de distribution des biens et davantage des réseaux de solidarité réciproque.

Afin d'étudier l'insertion d'une ONG russe dans le réseau international du développement, Blais a sélectionné une ONG financée par l'Agence canadienne de développement international (ACDI). Il s'agit de l'organisation NAN (Non à l'alcoolisme et à la toxicomanie), fondée à Moscou en 1987, au moment où la *perestroïka* (restructuration)

de Mikhaïl Gorbatchev permet la formation de regroupements publics représentant la société civile. Tout au long des années 1990 et après, NAN joue un rôle central en Russie avec ses interventions auprès de populations dites vulnérables (alcooliques, toxicomanes, adolescents abandonnés), dans le contexte où s'est installé un capitalisme primitif, où la sécurité sociale étatique est minimale, où le niveau de vie d'une bonne partie de la population demeure bas et où les gens doivent faire face à des changements majeurs sur les plans politique, économique et social. L'auteure collecte ses données entre 2004 et 2008 à partir d'entrevues avec sept personnes qui travaillent dans l'organisation NAN à Moscou, d'entrevues avec des représentants de l'ACDI en Russie, de conversations informelles et d'observations des rapports entre la solidarité, le don et la culture russe. Ces observations prennent la forme de chroniques encadrées dans le texte, composées de récits d'événements, de conversations informelles et de descriptions de lieux.

Le premier chapitre explore l'encadrement de la solidarité par le régime soviétique et les formes privées de solidarité auxquelles il a donné lieu, l'héritage soviétique ou culturel russe de certaines formes de solidarité, les fractures contemporaines dans les solidarités et le sens que peut prendre la société civile émergente en Russie d'aujourd'hui. Le deuxième chapitre s'intéresse à NAN. L'auteure y expose son histoire, l'évolution de ses programmes, ses sites, ses pratiques et services à des groupes vulnérables qui existaient avant la chute du régime soviétique et à d'autres groupes apparus avec la transition, les résistances étatiques et sociétales auxquelles elle fait face, ses liens avec les organisations de développement international, en particulier avec l'ACDI. Le troisième et dernier chapitre analyse des pratiques et des discours de l'ONG en les liant aux thèmes de la solidarité et du don.

L'auteure montre en conclusion que même si la liberté des ONG demeure restreinte en Russie, entre autres par les insuffisances de l'État de droit, elles peuvent être des lieux de création de solidarités, de services et d'engagement civique. L'orga-

nisation NAN, comme beaucoup d'autres ONG russes, se retrouve au cœur des trois systèmes : étatique, du marché et du don. Par rapport à l'État, NAN entretient des relations stratégiques et pragmatiques pour se protéger, des relations de coopération et de contestation à la fois.

Comme c'est bien souvent le cas, les forces et les faiblesses principales de cet ouvrage vont ensemble. Blais fait sa démonstration en utilisant des techniques ethnographiques, un type d'étude sociale basée sur l'observation de peuples et d'institutions, pratiquée sur le terrain. Cette démarche représente une approche originale qui, malgré ses mérites, ne convaincra pas tout le monde. L'analyse ethnographique dans *Une ONG en Russie post-soviétique* représente une simple illustration de la pertinence de la théorie du don plutôt qu'un cas de démonstration contre la théorie du développement. Blais hésite à trancher sur une question qui nous hante tout au long de la lecture : à quel point le développement de la Russie est-il idiosyncrasique ? L'approche méthodologique inductive et interprétative d'Agnès Blais fait en sorte que la réponse devrait nécessairement être moins évidente que si la démonstration se faisait dans le cadre d'une approche plus positiviste. Des lecteurs positivistes, cependant, peuvent se demander avec raison quelle est la valeur d'un tel ouvrage sur le plan comparatif ? Malgré ces faiblesses, je recommande la lecture à tous ceux et celles qui s'intéressent à la Russie post-soviétique ou aux transformations dans les types de solidarités.

Siméon Mitropolitiski
Université d'Ottawa
 smitropo@uottawa.ca

Les nouveaux visages du nationalisme conservateur au Québec, de Jean-Marc Piotte et Jean-Pierre Couture, Montréal, Québec Amérique, 2012, 171 p.

Selon Jean-Marc Piotte et Jean-Pierre Couture, on assiste depuis 2007-2008 « à la renaissance d'un nationalisme conservateur qui, au nom d'un passé mythifié et d'une

nation surplombante et divinisée, souhaite liquider l'héritage des multiples luttes pour la liberté, l'égalité et la solidarité qui ont traversé le Québec » (p. 160-161). Opérant dans l'ombre du nationalisme pluraliste depuis la défaite du référendum de 1995, cette mouvance intellectuelle enracinée dans le vieux nationalisme canadien-français a connu un regain dans la foulée de la crise des accommodements raisonnables en 2007. Les auteurs identifient « le passéisme, la critique conservatrice de la modernité, l'épistémologie idéaliste, l'oubli ou le rejet de l'apport des sciences sociales et l'euphémisation de leur conservatisme » (p. 12) comme traits distinctifs du nationalisme conservateur. Le livre analyse en autant de chapitres la pensée de six des principaux intervenants de cette mouvance. Une courte introduction définit les termes du débat et une étude sociologique sommaire des structures du réseau intellectuel propre à cette mouvance fait office de conclusion.

Le premier chapitre est consacré à Joseph Yvon Thériault selon qui « le sens d'une société, l'intention qui l'anime, réside dans la mémoire d'une tradition qui résiste à la modernité » (p. 17). La nation québécoise issue de la Révolution tranquille, en tant que société civile moderne aux revendications plurielles, n'aurait donc ni sens ni direction. Cette intention elle doit la puiser aux sources de la nation canadienne-française, dont Lord Durham fut le premier lecteur lucide. Selon les auteurs, Thériault préfère le nationalisme culturel d'une nation canadienne-française catholique repliée sur elle-même au nationalisme politique des Patriotes centré sur une conception civique et territoriale de la nation. Condamnant la Révolution tranquille pour cet oubli de sens, Thériault oublie à son tour de prendre la mesure sociologique des institutions et des avancées sociales, culturelles, politiques et économiques de celle-ci. De plus, Thériault refuse de discerner entre ce qui est récupérable et ce qui est irrécupérable dans la tradition canadienne-française. Enfin, en privilégiant le récit à l'histoire, il favorise une lecture de la nation canadienne-française telle que promue par les élites.